



**HAL**  
open science

## L'écriture de l'île de Pâques.

Paul Horley, Konstantin Pozdniakov

► **To cite this version:**

Paul Horley, Konstantin Pozdniakov. L'écriture de l'île de Pâques.. L'île de Pâques - Les écritures du monde, Figeac / Musée Fenaille, Rodez / Muséum d'histoire naturelle de Toulouse., Actes Sud / Musée Champollion, 2018. hal-02019217

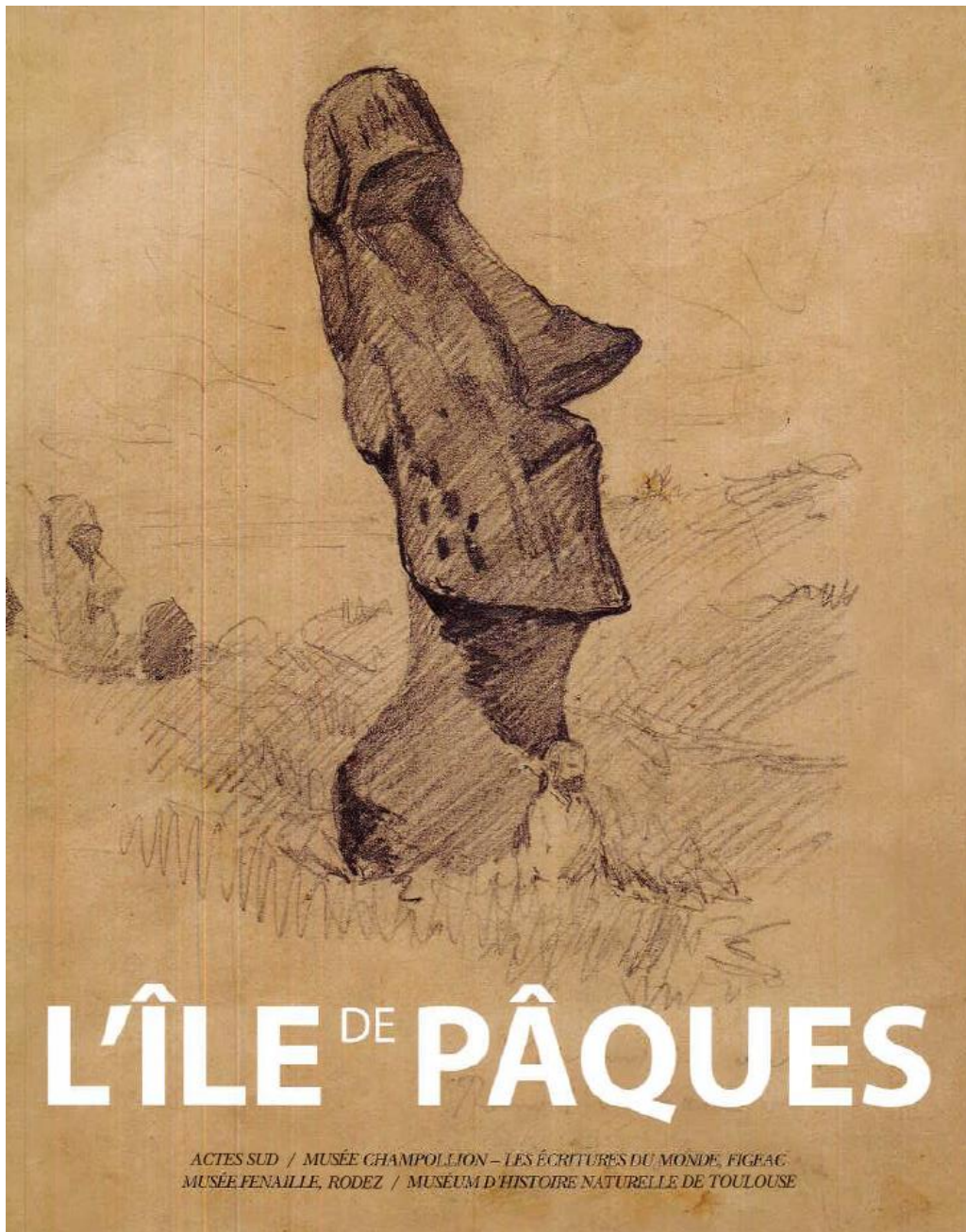
**HAL Id: hal-02019217**

**<https://hal.science/hal-02019217>**

Submitted on 14 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



© Actes Sud / Musée Champollion – Les Écritures du monde, Figeac /  
Musée Fenaille, Rodez / Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, 2018

ISBN : 978-2-330-10298-2

[www.actes-sud.fr](http://www.actes-sud.fr)

Achevé d'imprimer en mai 2018 par l'imprimerie Sepec - 08374180337  
pour le compte des éditions Actes Sud, Le Méjan, place Nina-Berberova,  
13200 Arles.

Dépôt légal 1<sup>re</sup> édition : juin 2018

 **IMPRIM'VERT\***

# L'ÎLE DE PÂQUES

*ACTES SUD / MUSÉE CHAMPOLLION – LES ÉCRITURES DU MONDE, FIGEAC /  
MUSÉE FENAILLE, RODEZ / MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE*

# L'ÉCRITURE DE L'ÎLE DE PÂQUES

Paul Horley & Konstantin Pozdniakov

La naissance d'une écriture est toujours un événement exceptionnel : dans l'histoire de l'humanité, il ne s'est guère produit qu'une quinzaine de fois. L'histoire générale des écritures nous apprend qu'elles se développent au sein des grandes civilisations, aux carrefours des voies commerciales, dans les vallées des grands fleuves qui permettent d'entreprendre des travaux collectifs d'irrigation et d'accumuler des richesses qu'il convient de comptabiliser et d'enregistrer. Mais, quand bien même une civilisation réunirait toutes ces conditions, ce ne serait pas suffisant pour qu'une écriture originale émerge : la majorité absolue des cultures préfère emprunter son écriture aux voisins plutôt que d'élaborer une écriture propre. On sait aussi qu'une petite île perdue au milieu des océans, sans contact avec autrui durant plusieurs siècles, ne peut être le terreau d'une écriture nouvelle. De ce fait, l'existence d'une écriture originale (*rongorongo*) sur l'île de Pâques est plus qu'un événement extraordinaire, c'est un véritable miracle.

Ce point est l'une des raisons fortes pour lesquelles le *rongorongo* est souvent traité, dans la typologie des écritures, comme une préécriture, une écriture pictographique ou idéographique, ou encore un système mnémotechnique servant de support à un récit.

L'écriture de l'île de Pâques n'ayant toujours pas pu être déchiffrée à ce jour, ceux qui soutiennent que le *rongorongo* est une réelle écriture sans lien avec aucune autre se sont toujours trouvés en difficulté pour défendre cette hypothèse. Malgré tout, depuis la découverte du *rongorongo*, il y a maintenant cent cinquante ans, les chercheurs ont accumulé plusieurs arguments allant dans ce sens.

En 1866 était publié le rapport du frère Eugène Eyraud, premier missionnaire chrétien sur l'île de Pâques, à son père supérieur. Dans ce rapport, le frère Eyraud racontait ce qu'il avait vu en 1864, à son arrivée sur l'île : "Dans toutes les cases on trouve des tablettes de bois ou des bâtons couverts de plusieurs espèces de caractères hiéroglyphiques : ce sont des figures d'animaux inconnus dans l'île, que les indigènes tracent au moyen de pierres tranchantes. Chaque figure a son nom ; mais le peu de cas qu'ils font de ces tablettes m'incline à penser que ces caractères, restes d'une écriture primitive, sont



Fig. 1 - Tabatière. Île de Pâques. Bois. 3 × 7,1 × 5 cm. Musée du quai Branly - Jacques Chirac, inv. 71.1962.47.5.



Fig. 2 - Tablette échancrée (D), conservée à la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie à Rome. (Cliché Pozdniakov d'un moulage de cette tablette)

pour eux maintenant un usage qu'ils conservent sans en rechercher sens<sup>1</sup>. Pendant quelques années, ce témoignage est passé inaperçu, mais par la suite le destin de ces tablettes a évolué de façon spectaculaire.

En 1869, un fragment de tablette en bois fut offert à l'évêque de Tahiti, Tepano Jausen. Plus précisément, l'évêque reçut comme don de la part de Rapanui convertis une grosse pelote de cheveux de femmes pascuanes formant une cordelette de 20 mètres de long. Lorsque la cordelette fut déroulée, il vit qu'elle était supportée par une tablette en bois couverte de signes sur les deux faces. Cette tablette est aujourd'hui connue par les spécialistes sous le nom de "tablette échancrée" (fig. 2), texte D. Heureusement pour la science, l'évêque saisit immédiatement la valeur exceptionnelle de cette découverte et ordonna aux missionnaires de réunir tout ce qui avait trait à l'écriture.

Mais il s'avéra que la découverte de ces tablettes intervenait à une époque où elles étaient soumises à une destruction massive sur l'île. Lorsque les missionnaires, sur l'ordre de leur supérieur, commencèrent leur collecte, au lieu des centaines de tablettes évoquées par Eyraud, ils ne purent en dénicher qu'une dizaine, dont beaucoup partiellement brûlées. La grande tablette de Santiago avait servi à fabriquer un dispositif de production du feu par friction, et elle portait une cicatrice brûlée sur une partie considérable de sa surface.

C'est donc *in extremis* qu'un petit échantillon de ces monuments uniques a été sauvé. Les textes *rongorongo* sont documentés sur une vingtaine de tablettes (ainsi que sur le bâton de Santiago), auxquelles s'ajoutent de courtes séquences de signes sur les pendentifs, sur la tabatière du musée du quai Branly et sur les têtes de quelques statuette en bois.

Chaque objet portant des signes est connu par les spécialistes sous son nom tel qu'indiqué dans le tableau ci-dessous. Dans la plupart des cas, ces noms sont liés aux noms des musées qui les conservent. Les spécialistes utilisent également des index en caractères latins proposés par Thomas Barthel (A-Z). La plus grande collection se trouve à la congrégation des Sacrés-Cœurs à Rome. Les objets importants se trouvent aussi à Santiago, Saint-Petersbourg (\*Leningrad), Londres, Washington, Vienne, Berlin, Honolulu, Paris et New York. Les tablettes les plus importantes ont été collectées entre 1869 et 1871. Il est impossible de dire combien de signes contient chaque texte, puisqu'il n'y a pas à ce jour de consensus sur l'inventaire des signes *rongorongo*. Si l'on recourt à la notion de "glyphe", c'est-à-dire un signe ou bien un groupe de signes (une ligature) situés entre deux espaces, on peut conclure que le corpus comprend environ quatorze mille cinq cents glyphes. Ces données sont résumées dans le tableau ci-contre.



Index (Barthel 1958)	Nom	Collecté / entré dans le musée	Essence de bois	Nombre de glyphes
<b>Congrégation des Sacrés-Cœurs SS.CC, Rome</b>				
A	Tahua	1870	<i>Fraxinus</i> sp.	1825*
B	Azuku Kurenga	1870	<i>Thespesia populnea</i>	1290*
C	Mamari	1870	<i>Thespesia populnea</i>	1000*
D	Tablette échancrée	1869	<i>Podocarpus</i> sp., cf. <i>Latifolia</i>	270*
E	Keiti (connue par les photos, l'original n'est pas conservé)	1870	?	880*
<b>Collection de Mark et Carolyn Blackburn, Honolulu</b>				
F	Fragment Chauvet	1870 ? / 1892	?	40**
<b>Musée national d'histoire naturelle, Santiago</b>				
G	Santiago, petite	1870	<i>Thespesia populnea</i>	720*
H	Santiago, grande	1870	<i>Thespesia populnea</i>	1580*
I	Santiago, bâton	1870 / 1876	<i>Thespesia populnea</i> ?	2320*
<b>British Museum, Londres</b>				
J	Londres, <i>reimiro</i> 6847	? / 1870	<i>Thespesia populnea</i>	2*
K	Londres	? / 1903	<i>Thespesia populnea</i> ?	290**
L	Londres, <i>reimiro</i> 9295	? / 1865-1883	<i>Thespesia populnea</i>	50*
<b>Musée d'Ethnographie, Vienne</b>				
M	Vienne, grande	1882 / 1886	<i>Thespesia populnea</i>	50*
N	Vienne, petite	1882 / 1886	<i>Podocarpus</i> sp., cf. <i>Latifolia</i>	220*
<b>Musée ethnologique, Berlin</b>				
O	Berlin	1882 / 1883	?	90*
<b>Musée Pierre-le-Grand, Saint-Petersbourg (*Leningrad)</b>				
P	St.-Petersbourg, grande	1870-1871 / 1888	<i>Podocarpus</i> sp., cf. <i>Latifolia</i>	1540*
Q	St.-Petersbourg, petite	1871 / 1888	<i>Thespesia populnea</i>	900*
<b>Musée national d'histoire naturelle, Washington</b>				
R	Washington, petite	1886 / 1890	<i>Thespesia populnea</i>	400*
S	Washington, grande	1886 / 1890	<i>Podocarpus</i> sp., cf. <i>Latifolia</i>	720*
<b>Musée Bernice Pauahi Bishop, Honolulu</b>				
T	Honolulu 3629	c. 1888 / 1920	?	140-150*
U	Honolulu 3623	c. 1888 / 1920	?	20-30*
V	Honolulu 3622	c. 1888 / 1920	?	22*
W	Honolulu 445	1886 / 1914	?	3*
<b>Musée américain d'histoire naturelle, New York</b>				
X	New York, l'homme-oiseau	? / c. 1891-1893	<i>Toromiro</i> ?	35-40*
<b>Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris</b>				
Y	Tabatière de Paris	? / 1961	<i>Proteaceae</i>	90*

\* Esen-Baur, Forment, 1990, p. 235-236. \*\* Barthel, 1958, p. 21, 25.

Les études systématiques sur l'écriture commencèrent dans les années 1870<sup>2</sup>. Ce n'était pas le meilleur moment pour faire des enquêtes, car cette période coïncidait avec celle de la catastrophe démographique sur l'île de Pâques. Plusieurs sources mentionnent alors une population de cent onze habitants, à la suite des épidémies et de l'émigration. En s'appuyant sur toutes les sources disponibles, on parvient à un chiffre légèrement plus important, mais qui ne dépasse sans doute pas les deux cents habitants, au lieu des milliers d'habitants ayant précédemment peuplé l'île, ce qui signifie une quasi-interruption de la tradition culturelle sur l'île. Il est également possible qu'une perte totale de la maîtrise de l'écriture et de la lecture du *rongorongo* soit intervenue avant cette époque. Quoiqu'il en soit, on peut affirmer qu'au moment où les études sur le *rongorongo* ont commencé, les tablettes ont perdu leur signification dans la culture pascuane. D'après plusieurs témoignages, elles sont désormais utilisées pour faire du feu, pour réparer les bateaux ou pour d'autres fonctions quotidiennes. L'histoire de la tablette échancrée utilisée comme bobine pour porter les cheveux offerts à Jausen en constitue une excellente illustration.

Le rôle de Jausen dans la découverte et la préservation du *rongorongo* est inestimable. Sans ses efforts, nos connaissances actuelles sur cette écriture auraient pu se limiter à un bref paragraphe dans le rapport du frère Eyraud. Après avoir reçu quelques tablettes de l'île, Jausen tenta de résoudre leur mystère avec l'aide d'informateurs indigènes. Parmi les Rapanui vivant à Tahiti, il y avait un homme appelé Metoro Tau'a Ure, qui avait la réputation d'être un connaisseur du *rongorongo*. Jausen interrogea Metoro en 1873, lui demandant de lire les tablettes Tahua, Aruku Kurenga, Mamari et Keiti. Metoro révéla à l'évêque que l'inscription commençait dans le coin inférieur gauche de la tablette, là où les signes apparaissent à l'encre. Ceux-ci étaient lus de gauche à droite jusqu'à la fin de la ligne, puis la lecture continuait sur la ligne située au-dessus. Comme les signes de la nouvelle ligne étaient gravés à l'envers, le lecteur devait soit faire pivoter la tablette (et continuer à lire de gauche à droite), soit inverser les signes dans son esprit (lire de droite à gauche). Cet ordre de lecture inhabituel est appelé "boustrophédon"; ce dernier mot a une origine grecque (*bous*, "bœuf", et *trophédon*, "action de tourner") et décrit l'écriture suivant un motif en zigzag, similaire au bœuf labourant le champ en traçant des sillons continus. Dans l'histoire des écritures, si

le boustrophédon est bien connu, le boustrophédon inversé est absolument unique. Par la suite, le sens de lecture proposé par Metoro a été confirmé par les chercheurs pour la plupart des tablettes.

Les lectures proposées par Metoro et enregistrées par Jausen ont été largement discutées parmi les spécialistes. En les analysant, on constate qu'elles consistaient souvent en interprétations directes des images. Ainsi, quand Metoro rencontrait un signe représentant un homme au pied tendu, il pouvait dire "l'homme est en train de courir"; quand il voyait le signe ressemblant à un oiseau, il pouvait dire "l'oiseau vole". Cependant, cette interprétation directe de Metoro ne concernait que 20 % des glyphes répertoriés par Jausen, rendant la plus grande partie de sa lecture (les 80 % de signes restants) non prévisible. Ainsi, Metoro a donné pour le glyphe  la lecture *rangi*, "ciel", et pour le glyphe  la lecture *benua*, "terre". Cette lecture intuitive a conduit certains spécialistes à penser que Metoro "savait lire" le *rongorongo*, du moins qu'il avait appris à reconnaître les prototypes graphiques des signes.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs expéditions se sont rendues sur l'île pour interviewer les Pascuans sur le *rongorongo*, dans l'espoir de trouver la clé du mystère, cependant sans succès. William J. Thomson (1891) et Katherine Routledge (1919) ont apporté une contribution considérable à son étude en enregistrant des légendes, des généalogies de rois et d'autres données importantes. Si, un siècle et demi après la découverte de cette écriture, ce sont des dizaines de chercheurs qui se sont penchés sur la question, ici, nous nous arrêterons plus en détail sur seulement deux pages importantes de l'étude du *rongorongo*: les études de l'école de Leningrad et les recherches de Thomas Barthel (Hambourg).

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, trois jeunes lycéens de Leningrad – dont Boris Kudryavtsev – commencèrent à étudier les tablettes *rongorongo*. Leur accès aux textes était limité aux deux tablettes de Leningrad, ainsi qu'à quelques photographies d'autres tablettes. Très vite, ces jeunes chercheurs firent une découverte majeure pour les études du *rongorongo*. Ils comprirent que les deux tablettes de Leningrad (P et Q) et la grande tablette de Santiago (H) contenaient le même texte avec des variations mineures (fig. 3).

Par la suite, on découvrit que le texte gravé sur les deux faces de la tablette de Londres (K) était identique à celui du recto de la petite tablette de Santiago (G).





Fig. 3 - Fragments de textes des deux tablettes de Leningrad (P et Q) et de la grande tablette de Santiago (H).

Certes, la découverte de ces textes parallèles revenait à réduire un corpus déjà limité. Or, c'est cette découverte qui, pour la première fois, a fourni une base scientifique pour l'étude systématique du *rongorongo*. Les chercheurs avaient désormais la possibilité de mettre en évidence des variantes de signes (des allographes) et de distinguer signes et ligatures (combinaisons des signes). Cela inaugura la composition d'un catalogue des signes *rongorongo*. C'est dans cette direction que les recherches les plus importantes furent conduites après la Seconde Guerre mondiale à Leningrad et à Hambourg. À Leningrad, des travaux collectifs furent dirigés par Yury Knorozov, chercheur mondialement connu pour ses travaux sur le déchiffrement de l'écriture maya. Le groupe procédait par comparaison des textes parallèles, élaborant le catalogue et menant une analyse statistique et structurale. Les résultats des travaux de l'école de Leningrad sont pratiquement inédits, à l'exception d'un article de Boris Kudryavtsev publié après sa mort (1949) par Dmitry O'dérogge (1947, 1949), deux petits articles de Nicolay Butinov et Yury Knorozov (1956, 1957) et quelques publications d'Irina Fedorova (1982, 2001), qui a initié depuis quelque temps des travaux en marge du groupe.

À partir de la comparaison des textes parallèles qu'il avait découverts, Kudryavtsev composa un répertoire des signes et de leurs variantes pour les deux tablettes de Leningrad. Un fragment de cette liste est présenté sur le schéma ci-dessous<sup>3</sup> (fig. 4).

La première ligne du répertoire représente des signes de la grande tablette de Leningrad (P), la deuxième présente ses correspondances sur la petite tablette (Q). Depuis ce petit fragment on voit, par exemple, que la forme des "mains" (glyphes 203 et 204) est identique dans les deux textes, tandis que celle du bec peut varier (deux glyphes dans la colonne 202) de même que la présence des yeux (colonne 203). Ce type d'observations est à l'origine de l'étude systématique des variantes d'un signe.

L'article de Butinov et Knorozov contient plusieurs observations importantes concernant le *rongorongo*. C'est dans cet article que les auteurs proposèrent une hypothèse, largement discutée dans la littérature. Ils postulèrent qu'une des lignes du texte G (Santiago, petite) ressemblait à une généalogie (fig. 5).

Les auteurs écrivent : "Ainsi, le deuxième signe de chaque groupe (après le signe de l'homme) est le premier du groupe suivant. Cette position des signes

200	201	202 <sub>1</sub>	202 <sub>2</sub>	202 <sub>3</sub>	203	204	204 <sub>2</sub>

Fig. 4 - Un fragment du répertoire de Boris Kudryavtsev (1949, p. 201).

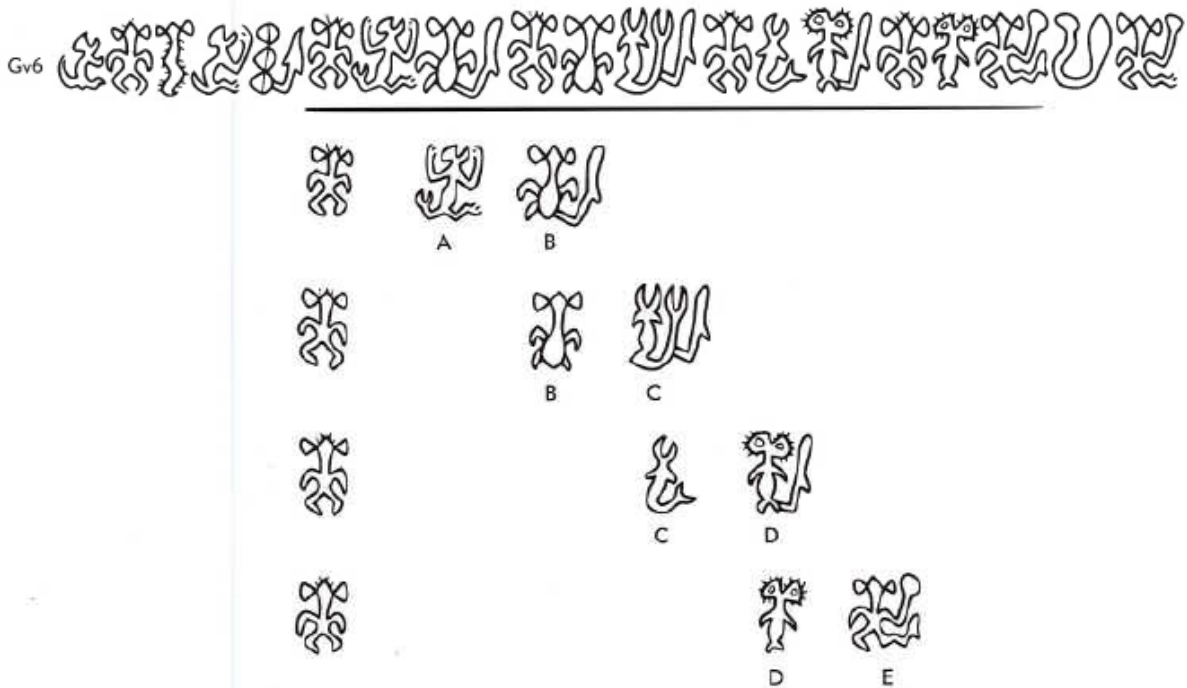


Fig. 5 - "Généalogie" de N. Boutinov et Y. Knorozov.

montre que nous avons affaire non pas simplement à une liste de noms, mais à une généalogie remontant des descendants aux ancêtres. Le deuxième signe dans chaque groupe donne le nom du père. Dans la généalogie de Hotu Matu'a, enregistrée par Jaussen, c'est ce système qui est utilisé : Urakikena, Atuuraranga, Ataranga-a Miru, Mitiake, Miru-o-Hata, Hata-Miru, Hiru-a-Tumaheke, Tumaheke, Hotu Matu'a<sup>4</sup>."

Sans lien avec l'école de Leningrad, Thomas Barthel a procédé depuis 1959 à Hambourg (puis à Tübingen) à une approche similaire. Son travail l'a conduit à la publication du livre qui reste jusqu'à ce jour une référence importante dans les études du *rongorongo*<sup>5</sup>. Sans minimiser les mérites de cet ouvrage, notons que son succès s'explique – entre autres – par le fait que Barthel a réalisé un travail très utile pour tous les chercheurs qui s'intéressent au *rongorongo*. Il a indexé tous les textes (par lettres, de A à X), en proposant de rajouter les lettres (r) et (v) (recto et verso) pour distinguer les deux faces des tablettes là où nous pouvons le faire, et les lettres (a) et (b) pour les tablettes où nous ne pouvons pas distinguer un recto d'un verso. Il

a numéroté chaque ligne dans tous les textes et publié les dessins de chaque texte du corpus. La plupart des chercheurs ont adopté ce système de notation simple et commode. Ainsi, la généalogie citée par Butinov et Knorozov est indexée comme Gv6, ce qui veut dire qu'on la trouve dans la ligne 6 du verso (v) de la petite tablette de Santiago (G). Un autre mérite de l'ouvrage de Barthel est la publication d'un catalogue des signes. Plus précisément, l'auteur a inclus dans son catalogue non seulement les signes, mais également les combinaisons de signes (ligatures) les plus fréquentes. La plupart des chercheurs utilisent aujourd'hui le catalogue de Barthel et la numérotation qu'il a attribuée à chaque unité de son catalogue.

On peut mentionner plusieurs autres chercheurs dont les contributions ont marqué les études du *rongorongo*. Irina Fedorova a publié plusieurs ouvrages sur la culture de l'île de Pâques et sur son écriture (1978, 2001). Steven Roger Fischer est l'auteur d'une monographie considérable consacrée au *rongorongo* (1997), avec un dessin amélioré de l'ensemble du corpus, des photographies de presque tous les artefacts, une



Fig. 6 - Moulage de la grande tablette de Santiago (H), 12 × 45 × 4,3 cm. Musée du quai Branly - Jacques Chirac, inv. 71.1977.8.1.

quantité remarquable d'informations historiques sur les sources manuscrites de Rapa Nui, ainsi que l'analyse des traditions liées au *rongorongo*. Jacques Guy a participé de manière significative aux études sur le *rongorongo* en éditant une série d'articles (1982, 1990, 2006). Les spécialistes de la matière et tous ceux qui s'intéressent à cette écriture peuvent lui être reconnaissants pour le site officiellement anonyme *rongorongo.org*, qui a reçu des dizaines de milliers de visiteurs avant d'être fermé.

Il faut noter que, outre les travaux consacrés à l'analyse des textes, le XX<sup>e</sup> siècle a vu périodiquement paraître des "déchiffrements définitifs" du *rongorongo* proposant une interprétation sémantique du contenu des textes. Nous n'analyserons pas ces travaux ici ; précisons seulement que la plupart d'entre eux supposent (volontairement ou non) une interprétation logographique des textes, c'est-à-dire que les déchiffreurs attribuent à chaque signe la valeur d'un mot (ou bien d'un idéogramme), exactement comme faisait le premier "déchiffreur" Metoro qui lisait les textes *rongorongo* pour l'évêque Jaussen. Par conséquent, ces

déchiffrements produisent des "textes" monotones et incohérents, sans aucun rapport avec la grammaire de la langue rapanui. L'analyse de l'écriture *rongorongo* se poursuit aujourd'hui dans différents pays. Progressivement, les chercheurs obtiennent des résultats de plus en plus concrets, qui pourraient conduire un jour au déchiffrement convaincant de cette écriture unique.

Le sens de lecture suivi par Metoro – où le texte commence dans le coin inférieur gauche de la tablette – a été confirmé par la suite pour la plupart des textes *rongorongo*. D'ailleurs, pour certaines tablettes, nous ne pouvons toujours pas affirmer quelle face représente le recto ou le verso (par exemple, pour les textes A, D, R et S). On peut parfois penser que chaque face porte un texte indépendant. À cet égard, un des exemples les plus remarquables est l'inscription de la tablette échancrée (D) : les deux faces sont si différentes dans le style et dans la taille des signes qu'il est évident qu'elles ont été gravées par deux scribes différents.

À la suite des observations de plusieurs chercheurs, nous savons aujourd'hui que pratiquement chaque texte contient plusieurs séquences de signes (ou

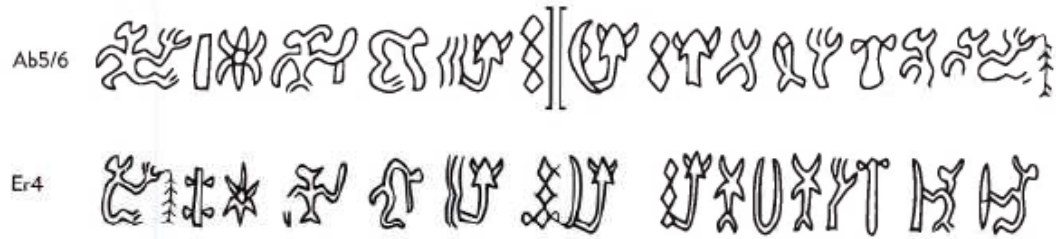












Fig. 7 - Fragments des textes A et E avec répétitions de séquences de signes.

fragments), qui se répètent dans les autres textes dans un ordre différent<sup>6</sup>. Ces fragments sont parfois relativement courts, avec une dizaine de signes, parfois très longs, plus de cent signes. Dans le corpus on trouve une centaine de fragments de ce type. En voici un exemple (fig. 7).

La séquence de signes gravée à la fin de la ligne 5 et au début de la ligne 6 de la face b du texte A est répétée avec quelques petites variations dans la ligne 4 du recto du texte E, mais ces fragments se trouvent dans des contextes différents.

La découverte de chaque parallèle de ce type est très précieuse pour l'étude du *rangorongo*. Quelle information peut-on tirer, par exemple, du fragment cité ? Premièrement, grâce à lui, on peut conclure que l'on doit en effet lire d'abord la ligne Ab5 et ensuite la ligne Ab6, et non l'inverse, c'est-à-dire que les fragments répétés sont un élément permettant de préciser le sens de lecture. En comparant ces séquences, on peut également conclure que les glyphes  et  représentent des variantes, des allographes, ce qui est très important pour le catalogue des signes. Nous pouvons également observer que les glyphes écrits séparément dans le texte A sont écrits ensemble dans le texte E :  et ,  et  respectivement. Nous observons également des variations étranges dans les petites séquences de glyphes :   (A) correspond à   (E). Enfin, nous pouvons isoler le début et la fin d'un certain mini-texte dans les deux tablettes. Toutes ces données locales peuvent être comparées avec des données qui caractérisent d'autres fragments, ainsi qu'avec des textes parallèles, ce qui ouvre la voie à diverses conclusions qui peuvent avoir leur importance. De manière générale, le texte de chaque tablette représente une sorte de collection de mini-textes. Cependant, à côté de ces fragments répétitifs, on trouve sur

chaque tablette des lignes entières qui sont tout à fait uniques dans le corpus – peut-être parce que le corpus dont nous disposons est assez limité. Une telle structure suppose que nous ne puissions espérer trouver de longues histoires gravées dans les textes *rangorongo*. Il est beaucoup plus probable qu'il s'agisse de mini-textes assez courts, comme des généalogies, d'autres listes, des textes liés au calendrier ou quelques textes poétiques.

La présence de motifs de type calendaire dans les textes *rangorongo* est bien argumentée<sup>7</sup>. La plupart des chercheurs s'accordent à penser que certaines lignes du texte C (Ca6-Ca9) constituent une représentation directe du calendrier (fig. 8).

On trouve trente et une images de croissants (numérotés sur le schéma). On observe également une séquence assez longue de signes se répétant huit fois (les cartouches rectangulaires dans le schéma). Quatre de ces groupes sont placés dans la première moitié du calendrier, tandis que les quatre autres se trouvent dans la deuxième moitié. La division du mois lunaire en deux parties est accentuée graphiquement par les images de petits poissons (les derniers signes dans les cartouches). Dans les quatre premiers groupes, qui correspondent aux nuits 1 à 15, ces poissons sont orientés vers le haut. En revanche, dans les quatre derniers (les nuits 16 à 30/31), ces poissons sont orientés vers le bas et, de plus, ils ont la bouche ouverte. Notons que cela est moins évident dans le cas du deuxième groupe, mais c'est justement à cet endroit que la ligne Ca6 se termine et le scribe n'a pas eu assez de place pour terminer ce segment (il a utilisé pour cela le côté de la tablette). Guy<sup>8</sup> a émis l'hypothèse que cette modification de l'orientation des poissons pourrait transmettre la notion de croissance et de décroissance de la lune.

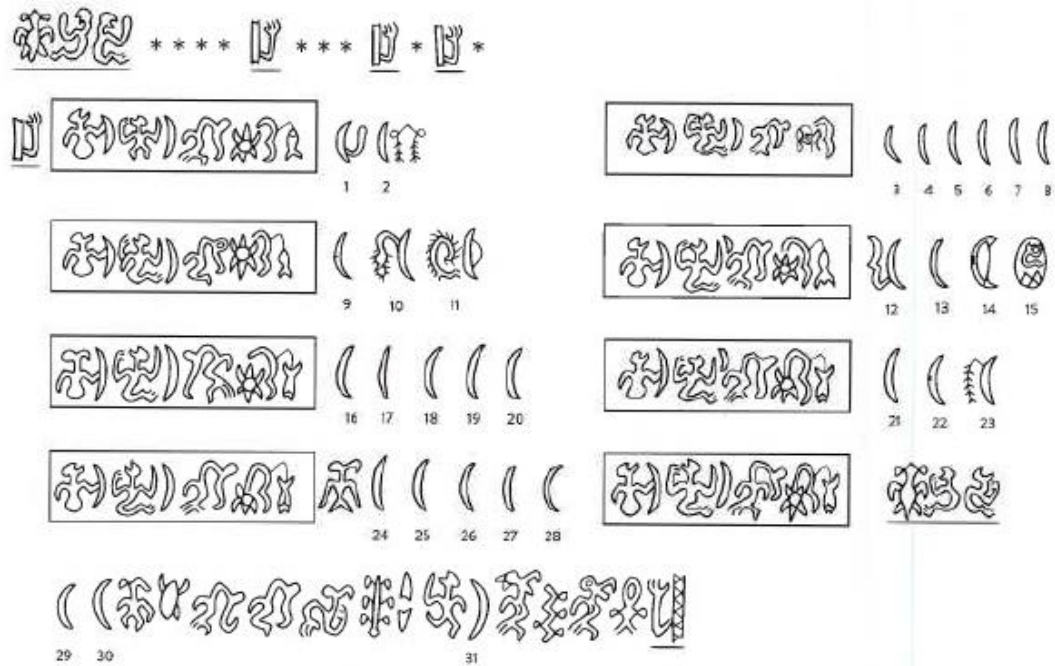


Fig. 8 - Segments du texte C avec représentation du calendrier.

La quinzième nuit est représentée non par un croissant mais par l'image de la pleine lune contenant une anagramme très intéressante. On observe un petit homme assis sur un objet en forme de "montagne". Ce motif rappelle les taches sombres de la surface de la lune – les mers lunaires. La tradition orale rapanui raconte l'histoire d'une vieille dame vivant sur la lune, qui est assise devant son four terrestre.

On observe également une petite séquence en trois glyphes avant et après le calendrier, 𐎎𐎍𐎏 et 𐎎𐎍𐎏 (soulignés sur le schéma). Cette séquence contient un signe de tortue et deux signes d'homme assis tournés dans des directions opposées (comme encadrant le calendrier). Un autre "cadre" est représenté par des séquences 𐎎𐎍 et 𐎎𐎍 (avant et après le calendrier, soulignées sur le schéma).

Le catalogue de Thomas Barthel<sup>9</sup> comprend plus de six cents glyphes, mais il ne précise pas quels glyphes il estime être des signes indépendants et quels glyphes représentent des ligatures (combinaisons de signes). Barthel<sup>10</sup> signale que seuls cent vingt signes sont indépendants, signes qu'il publie par la suite<sup>11</sup>. Malgré cela, la plupart des calculs statistiques publiés par plusieurs

auteurs se fondent sur les six cents signes du premier répertoire de Barthel. Or, le catalogue est un élément essentiel pour définir le type d'écriture à déchiffrer. Il est clair que dans les écritures orientées vers la transmission des sons, l'inventaire des signes est réduit (quelques dizaines pour la plupart des langues). Si les signes sont logographiques, c'est-à-dire qu'ils indiquent des mots entiers, ce système aura besoin de centaines de caractères. Les Pozdniakov<sup>12</sup> ont publié une version du catalogue *rongorongo* contenant cinquante-deux signes indépendants. D'après les calculs des auteurs, ils caractérisent plus de 90 % des signes dans le corpus *rongorongo*. Ce catalogue est présenté ci-dessous (fig. 9).

Même si l'on estime que la réduction de l'inventaire de signes proposée par les auteurs est trop radicale, on se doit d'admettre que la quantité de signes indépendants en *rongorongo* ne dépasse pas une centaine. Quels segments de la langue peuvent correspondre à un tel répertoire ? La langue rapanui, parlée à l'île de Pâques, fait partie des langues polynésiennes de l'Est qui contiennent toutes très peu de phonèmes. Le système phonologique rapanui se limite à dix consonnes

	1		15		47		69		380
	2		16		50		70		400
	3		22		52		71		530
	4		25		53		74		660
	5		27		59		76		700
	6		28		60		91		720
	7		34		61		95		730
	8		38		62		99		901
	9		41		63		200	?	999
	10		44		66		240		
	14		46		67		280		

Fig. 9 - Catalogue de I. Pozdniakov et K. Pozdniakov.

[Page en regard]  
Fig. 10 - Julien Viaud, dit Pierre Loti. Estampage partiel de la tablette Mamanî (C). 1872. Impression simple sur papier. 15,3 × 13,6 cm. Musées de la ville de Rochefort, inv. 2012.2.81.




et cinq voyelles. Pour qu'il s'agisse d'une écriture phonématique (ce qui est déjà très difficile à admettre au plan typologique), il suffirait donc de disposer de quinze signes, ce qui n'est pas le cas. Précisons que la langue rapanui n'admet pas de combinaisons de consonnes, ni de syllabes fermées : la syllabe rapanui a la structure CV (C, consonne, et V, voyelle) ou bien la structure V. Dans l'hypothèse où l'écriture *rongo-rongo* serait fondamentalement syllabique, elle aurait besoin de cinquante-cinq signes pour rendre chaque syllabe possible. Cela correspond tout à fait au nombre de signes du catalogue proposé par les Pozdniakov (voir ci-dessus).


À partir de cette observation, une comparaison statistique systématique a été effectuée entre les signes

*rongo-rongo* d'un côté et les syllabes dans la langue rapanui de l'autre. Pour cela, nous avons collecté un corpus de textes en langue rapanui de même taille (quinze mille syllabes), incluant des mythes, généalogies, textes poétiques et extraits de textes de genres divers. Pour le *rongo-rongo*, nous nous sommes appuyés sur un répertoire exhaustif des glyphes (tous les signes ou groupes de signes entre deux espaces), ce qui a permis de comparer la langue rapanui et l'écriture *rongo-rongo*, non seulement dans les textes mais aussi dans les "dictionnaires" : par exemple, en confrontant la longueur des mots de la langue et des mots *rongo-rongo*, ou bien en obtenant le pourcentage des unités redupliquées (AA, ABAB, etc.) dans la langue et dans l'écriture. Ceci a permis de démontrer, aussi bien dans



le texte que dans le dictionnaire, que la plupart des caractéristiques sont très similaires en rapanui et dans le *rongorongo*<sup>13</sup>.

Cependant, certaines caractéristiques statistiques font penser que, dans l'écriture, à côté des signes qui semblent être syllabiques, on dispose de signes pour certains mots entiers – quand nous écrivons en français, nous utilisons des signes “logographiques” pour les chiffres, par exemple “2018”. L'analyse des structures de textes incite à penser que, à côté des signes qui supposent une lecture (syllabiques ou parfois logographiques), il existe un certain nombre de groupes de signes qui ne sont pas phonétiques. Ainsi, à l'intérieur du calendrier, séparé par un certain nombre de “cadres”  et  /  des fragments antérieurs et postérieurs, de multiples signes

représentant un croissant  sont idéographiques et ne sont pas associés à une valeur phonétique déterminée. Cela n'empêche pas que, dans le même temps, étant l'un des signes les plus fréquents, le croissant puisse avoir également une valeur phonétique en dehors de ce fragment spécifique.

Présentons un autre exemple encore plus éloquent. Un tiers du corpus *rongorongo* se caractérise par une structure très particulière. Illustrons cette structure par une image extraite de la petite tablette de Santiago avant de la commenter<sup>14</sup> (fig. 11).







Nous observons que cinq lignes citées (Gr3-Gr7) contiennent plusieurs groupes identiques de signes qu'on ne trouve ni avant ni après ce segment. C'est un groupe qui est composé de trois signes très fréquents



Fig. 11 - Structure de la petite tablette de Santiago (G).

dans le corpus : un homme assis + un bâton + une sorte de branche. Ce groupe de signes découpe ces quatre lignes en une trentaine de petits segments. En même temps, la présence récurrente de ce groupe montre que ces segments sont liés entre eux – peut-être par leur sens. Il est donc bien possible qu'à l'intérieur de ce fragment ce groupe récurrent n'ait pas une lecture phonétique, mais soit un déterminatif qui précise la sémantique de ces séquences spécifiques.

Le groupe qui nous intéresse a des "synonymes graphiques" dans les autres textes. Comparons trois petites séquences du texte G, cité au-dessus, avec celles de deux autres textes (E et N, fig. 12).

Même si ces séquences ne sont pas identiques, elles sont comparables entre elles<sup>15</sup>. On voit également que le groupe-délimiteur du texte G  correspond régulièrement au groupe  du texte E et au groupe  du texte N. Dans les autres textes on trouve comme correspondants les groupes , ,  et quelques autres.

Tous les signes composant ces groupes sont très fréquents et l'on peut admettre que, en dehors de ces fragments structurés et de ces groupes répétés, chacun de ces signes individuels peut avoir sa lecture phonétique. Si l'on accepte cette hypothèse, il faut admettre que l'identification des glyphes privés de lecture phonétique devient une tâche prioritaire pour le déchiffrement, dans la mesure où elle peut modifier considérablement les paramètres statistiques du corpus *rongorongo*.

On peut formuler d'autres priorités immédiates qui peuvent affiner l'analyse comparative statistique entre le *rongorongo* et le rapanui – à commencer par la vérification systématique du corpus de textes. Jusqu'à présent, la plupart des chercheurs utilisaient dans leurs recherches – et dans leurs illustrations graphiques – les dessins qui figurent dans le corpus de Thomas Barthel, qui contient plusieurs erreurs liées à la mauvaise qualité des photos dont il disposait, ce qui est surtout important pour les glyphes gravés sur le bord des tablettes. De plus, les dernières recherches<sup>16</sup> ont

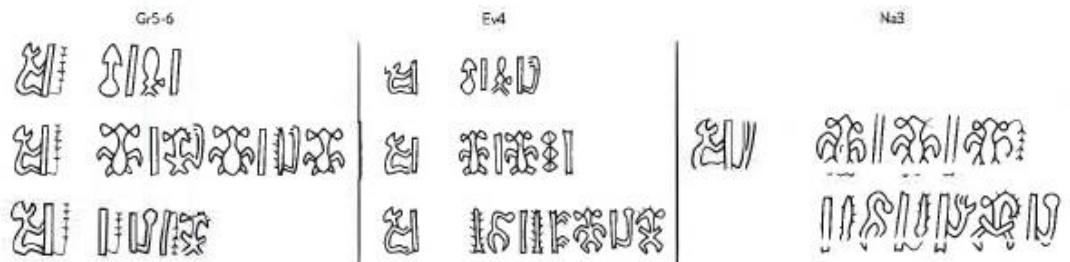


Fig. 12 - Séquences extraites du texte G (petite tablette de Santiago), E (Keiti) et N (petite tablette de Vienne).



montré que plusieurs glyphes ont été corrigés dans les textes par les scribes eux-mêmes. Le processus de gravure des signes se réalisait en deux étapes. Le scribe traçait d'abord les contours des futurs signes, puis il les gravait en produisant des signes fins d'environ 0,2 millimètre de profondeur. Il a été démontré que presque tous les textes montrent des traces d'erreurs sribales au stade de la création des contours préliminaires, corrigés au stade final. Dans la grande majorité des cas, de telles corrections remédiaient à l'omission d'un signe. Si le scribe n'avait pas assez d'espace pour insérer le signe manquant, il était contraint de polir à nouveau le fragment de bois pour y graver la séquence correcte. Les traces de ces corrections sont visibles, par exemple, sur les tablettes Tahua, Aruku Kurenga et Mamari. Ce fait fournit un argument supplémentaire pour classer le *rongorongo* comme une véritable écriture. Cependant, ces corrections doivent être enregistrées dans le corpus. Une des priorités immédiates consiste à numéroter chaque glyphe dans le corpus, en vue d'aider les chercheurs à citer les séquences des signes qu'ils discutent. Une autre tâche prioritaire consiste à reprendre un travail systématique pour créer un catalogue des signes *rongorongo* – notamment pour les signes dits «anthropomorphiques»<sup>17</sup>. Chaque divergence dans ce domaine a un effet direct sur les résultats statistiques.

De manière générale, en l'absence de textes bilingues et d'autres appuis, la comparaison statistique systématique reste l'approche majeure dans le déchiffrement du *rongorongo*. Il est nécessaire d'insister sur ce point car, dans la littérature traitant du sujet, les perspectives de cette approche tendent à être remises en question. Plusieurs auteurs, qui admettent que le *rongorongo* est une écriture apparue il y a des siècles sur l'île, soutiennent que la comparaison du *rongorongo* avec la langue rapanui parlée aujourd'hui n'est d'aucun intérêt, ce à quoi nous nous opposons fortement. La langue rapanui ne contient aucune trace d'un substrat quelconque, que ce soit dans le lexique ou dans la grammaire. C'est clairement une langue polynésienne, et elle s'est séparée du protopolynésien de l'Est, tout au plus il y a mille ans (les calculs lexicostatistiques, Pozdniakov, non publié), ce qui correspond à l'époque de l'arrivée de l'homme sur l'île de Pâques. Cela signifie que les changements historiques en rapanui ont été minimaux par rapport à la protolangue du groupe. Les emprunts en rapanui moderne sont très faciles à identifier, et donc à exclure des corpus pour l'étude. De ce fait, il n'existe

pas d'obstacles sérieux à l'utilisation de la langue rapanui pour le déchiffrement du *rongorongo*.

Les connaissances sur le *rongorongo* sont aujourd'hui beaucoup plus avancées qu'il y a un siècle. Un travail systématique s'impose pour compiler les résultats individuels obtenus par les chercheurs. Il ne s'agit pas seulement des linguistes et des descripteurs. Plusieurs résultats précieux ont été obtenus par des archéologues<sup>18</sup>, des spécialistes en littérature orale et des ethnologues<sup>19</sup>, des spécialistes en pétroglyphes<sup>20</sup>, des spécialistes des arts de l'île de Pâques, incluant d'autres formes d'expression graphique<sup>21</sup> et autres. Nous nous limiterons ici à un exemple concret. En 2003, Catherine et Michel Orliac ont procédé à la première datation de la petite tablette de Leningrad (publiée en 2005) par la méthode du carbone 14, qui a conduit à envisager la possibilité de l'existence de cette tablette entre 1680 et 1740 – une autre possibilité propose une datation entre 1800 et 1871. Ils ont également prouvé<sup>22</sup> que six tablettes, ainsi que les *reimiro* de Londres, sont façonnées dans du *Thespesia populnea* (bois de rose d'Océanie), un des arbres les plus sacrés de Polynésie. Toutes ces données nous fournissent des éléments supplémentaires pour l'étude du *rongorongo*.

Cette écriture reste une forteresse infranchissable mais pour ce qui est de la faire tomber un jour, nous ne croyons plus aux attaques de cavalerie légère. Il est indispensable de procéder plutôt à un siège dans les règles de l'art.

#### Notes

- 1- Eyraud, 1866, p. 71.
- 2- Jaussen, 1893 ; Miklukho-Maklay, 1872.
- 3- Kudryavtsev, 1949, p. 201.
- 4- Butinov, Knorozov, 1957, p. 15.
- 5- Barthel, 1958.
- 6- Butinov, Knorozov, 1956, p. 84 ; Barthel, 1958, p. 156-157 ; Pozdniakov, 1996, p. 295 ; Horley, 2007, p. 26.
- 7- Barthel, 1958, p. 242-247 ; Guy, 1990 ; Horley, 2011 ; Pozdniakov, 2011.
- 8- Guy, 1990, p. 140-141.
- 9- Barthel, 1958.
- 10- *Ibid.*, p. 166.
- 11- Barthel, 1963, p. 429-436.
- 12- Pozdniakov I., Pozdniakov K., 2007, p. 8.
- 13- *Idem.*
- 14- Harrison, 1874.
- 15- Voir le détail dans Pozdniakov, 2011.
- 16- Horley, 2009.
- 17- Pozdniakov, 2018.
- 18- Bahn, Flenley, 2011.
- 19- Métraux, 1940 ; Englert, 1948.
- 20- Lee, 1992.
- 21- Heyerdahl, 1976 ; Esen-Baur, Forment, 1990 ; Orliac C., Orliac M., 1995.
- 22- Orliac C., Orliac M., 2005, 2007.